

Auteurs boliviens  
du 21<sup>e</sup> siècle

# Lectures de Bolivie <sup>2</sup>

Hors-série

Nouvelles et  
microrécits

***BASTA !***



*iBasta!*

49 FEMMES BOLIVIENNES  
CONTRE LA VIOLENCE DE GENRE

LECTURES DE BOLIVIE 2

*Lectures d'ailleurs* est un projet culturel et pédagogique initié en 2012 sur le web, afin de réunir le partage des compétences et des apprentissages autour d'une passion commune : la littérature latino-américaine. Les auteurs de fiction cèdent ainsi leurs droits afin que leur œuvre soit traduite par des étudiants en traduction épaulés par des professionnels, puis diffusée gracieusement auprès des lecteurs francophones.

*Lectures d'ailleurs* fonctionne sur le partage bénévole. C'est un cadeau qui enrichit tout le monde. Que celles et ceux qui y participent soient chaleureusement remerciés pour leur générosité, leur enthousiasme et leur énergie.

Des notes biographiques, des entretiens avec les auteurs, les coulisses de l'élaboration de ces traductions se trouvent sur le blog :  
[lecturesdailleurs.blogspot.com](http://lecturesdailleurs.blogspot.com)

*Photo de couverture*  
(cc by) Arcadiuš

*iBasta!*

49 FEMMES BOLIVIENNES  
CONTRE LA VIOLENCE DE GENRE

LECTURES DE BOLIVIE 2

Ce volume (créé par Gaby Vallejo C.)  
a été publié en Bolivie en 2014  
avec le soutien de :

Gobierno Autónomo Departamental de  
Cochabamba Dirección de Culturas e  
Interculturalidad  
Fundación Ibero Americana del PEN  
Internacional PEN International Women Writers  
Committee Comité de Escritoras del PEN-Bolivia

Les traducteurs ayant participé  
à la traduction de cette anthologie

Jessica Araujo  
Iona Berinde  
Barbara Azevedo Couto  
Guillaume Caillot  
Maëva Carreto  
Myriam Couturas  
Nasserra David  
Leana Doualot  
Elsa Fernández  
Élise Flores  
Gloria Funes Chevin  
Chloé Gauthier  
Stéphanie Gerreiro  
Maylis Le Doze  
Caroline Lepage  
María Florencia Lobo  
Nieves Macías Delgado  
Thomas Martin  
Soline Martinez  
Cassandra Minhoto  
Catherine Mondel  
Diana Prelorenzo  
Andrea Rojas  
Hélène Roy  
Melissa Vela





## *Préface à l'édition originale*

### *Présentation*

L'une des priorités de notre travail au sein du Gouvernement Autonome Départemental de Cochabamba est de promouvoir la pleine jouissance de nos droits culturels et humains par le biais de diverses instances — le Secrétariat de Développement Humain Intégral, la Direction de l'Égalité des chances, notre Direction de Cultures et Interculturalité, et autres —, le droit à vivre bien et sans violence. D'où notre engagement institutionnel et personnel à toutes et, en conséquence, notre combat contre toutes les formes de violence ; par exemple la violence de genre. Et c'est dans ce cheminement-là qu'est né ce livre. En collaboration avec Gaby Vallejo, une de nos plus grandes écrivaines ; on lui doit d'abondants travaux littéraires, où elle fait revivre de nombreuses femmes qui ont une histoire en commun. L'histoire de la maltraitance et de la violence qui se sont exercées sur elles dans plusieurs domaines et, très souvent, sont encore exercées du fait même *qu'elles sont des femmes*, depuis une suprématie patriarcale inhumaine et une idéologie anachronique et perverse, qui continue de les dénigrer et les discriminer.

La dignité et estime de soi des femmes ont été brisées par ce silence imposé, une action que ce système machiste a exercée sur elles pendant longtemps, en tout temps, façonnant des femmes sans paroles et sans voix. Les tentatives de ce système pour garder le pouvoir ont changé de formes et de stratégies, mais pas d'intention ultime : fabriquer des femmes qui ne sont pas sûres d'elles, les affaiblir, les rendre coupables et

les nier en tant qu'individus détenteurs de droits.  
C'est pour ces raisons qu'il est urgent de céder la place à la parole, de nommer et raconter ce qu'il s'est passé, réellement, sans euphémismes. Dire *BASTA* face à tellement de silence a été une des tâches les plus complexes. Il est temps de parler de ce sujet, d'exercer la justice par la formulation d'exigences et à travers des dénonciations, pour équilibrer l'asymétrie des pouvoirs historiques et travailler activement pour que les jeunes filles et garçons d'aujourd'hui et de demain aient le loisir de peupler un monde meilleur... parce que pour vivre bien, il est nécessaire de dire *basta !* à la violence.

Isabel Domínguez Meneses  
Jefa Unidad de Descolonización

Estela Rivera Eid  
Directora de Culturas e Interculturalidad

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández  
Université Paris Nanterre

## *Préface à l'édition française*

### *Basta ! Bolivie*

De « ni una menos » à « me too » en passant par « balance ton porc », l'actualité nous rappelle chaque jour que les violences faites aux femmes sont un fléau touchant tous les pays, et, on le répète souvent, toutes les catégories sociales. Néanmoins, ces violences s'exercent avec plus de rage encore envers les femmes les plus démunies, paupérisées et racisées. Celles qui n'ont pas le droit à la parole. En 1977, le témoignage de Domitila Barrios de Chungara, femme bolivienne et épouse de mineur, paraissait sous le titre de *Si me permiten hablar* (Si on me donne la parole). Un titre qui en dit long sur la censure exercée envers les femmes et son corollaire insidieux qu'est l'autocensure. Le récit de Domitila Barrios de Chungara est l'un des premiers témoignages d'une voix indigène en Amérique latine et, qui plus est, d'une voix de femme. Depuis sa triple marginalité –de femme, pauvre et indigène–, celle-ci se saisissait avec courage de son droit à la parole. Elle était la voix d'une communauté s'élevant contre la violence d'un système, mais elle était aussi la voix d'un individu, d'une femme, et de toutes celles que l'on condamne au silence en leur faisant croire qu'elles ont mérité les coups qu'elles reçoivent.

Aujourd'hui, les violences physiques, morales ou psychologiques à l'encontre des femmes gangrènent les sociétés, et en particulier les sociétés latino-américaines. Triste héritage de la colonisation et de la domination patriarcale qui amène les hommes à massacrer leurs frères, mais avant tout leurs sœurs et leurs « compagnes ». Que faire

lorsque les victimes n'osent pas même porter plainte, de peur de se trouver confrontées à une nouvelle forme de violence : que l'on remette en cause leur parole, que l'on minimise ou que l'on nie ce qu'elles ont vécu ? Ce déni et l'impunité des agresseurs, le texte de Soledad Barrios Chumacero – « Son ultime exploit » – les illustre parfaitement. Que faire lorsque tout est mis en œuvre pour que les victimes apparaissent comme coupables, les femmes violées comme aguicheuses, celles que l'on assassine comme responsables de l'acharnement qui leur a coûté la vie, comme dans « Indécision », de Virginia García de Moyano ?

Une solution, peut-être, incomplète mais salutaire, est celle que proposent les écrivaines de la maison d'édition chilienne Asterión – Pía Barros, Gabriela Aguilera, Patricia Hidalgo, Susana Sánchez, Silvia Guajardo et Ana Crivello – fondatrices du projet « Basta ». Donner la parole à des femmes, à celles qui le souhaitent, qu'elles soient écrivaines ou non, pour dénoncer ces violences. Libérer la parole pour libérer les esprits, se défaire des liens qu'imposent les sociétés patriarcales et coloniales sur nos vies. Ce projet s'est déjà concrétisé dans plusieurs pays d'Amérique latine, et c'est ici son expression bolivienne qui nous parvient grâce à la traduction du projet Lecture d'ailleurs. A leur tour, les autrices de Basta Bolivia déroulent en quelques lignes la trame de siècles d'oppression et son aboutissement actuel : la violence et les violences de genre en particulier.

Nombre de ces textes évoquent des situations d'une extrême cruauté : des agressions au sein du couple se substituant à l'amour espéré – comme dans « Cri de femme », d'Elisangela Heredia –, ou celles qui brisent

des enfants, comme la petite fille totalement démunie de « sous l'escalier », de Lilibeth Galindo de Guardia. Ces récits disent les corps meurtris, les âmes en lambeaux, les vies détruites ou menacées parfois même avant la naissance, telle celle de « Florencia » dans le texte de Sonia Alemán de Uribe. Néanmoins, leurs autrices clament aussi la résistance : « Mais dès mon premier cri, qui sera FORT, je ferai respecter ma véritable ESSENCE DE FEMME », déclare la voix de la petite fille à naître dans « Florencia ». De la résistance à la vengeance il n'y a parfois qu'un pas, qui est franchi dans la réjouissante « Conjecture » de Rosario Barahona Michel ou le libérateur « Dîner d'anniversaire » de Vanessa Giacomani.

Ces textes n'apportent pas de solution à un problème que seules de profondes mutations sociétales pourraient résoudre, mais ils sont l'expression de femmes qui s'opposent à la dépersonnalisation que le système patriarcal leur impose. Cris de colère à l'unisson, leurs mots sont comme un exorcisme, une action contre toute forme de domination machiste. Tant de cruauté, de sadisme, laisse aux lectrices/teurs un goût amer, voire un profond malaise, mais invite à regarder en face une situation que nous n'avons pas le droit d'ignorer et à partager un cri d'indignation : Basta !

Sandra Gondouin  
Université de Rouen Normandie



SONIA ALEMAN DE URIBE

*Florencia*

Je suis Florencia, je suis dans le ventre de soie de ma mère, j'ai la taille d'un petit pois ; je suis le produit de la jalousie, de l'alcool et de la violence débridée de mon père ; ma capacité à vivre est morte avant même de naître... mais mon intuition visionnaire fortifie mon âme et chacune des larmes de ma mère me nourrit de foi, de volonté et de force de caractère pour lutter.

Jour après jour, mon père, avec de la férocité dans ses mots, le regard diabolique et machiste, tel un sacrilège, administre des coups brutaux à ma mère, et moi aussi, je les reçois. À chaque coup de poing ou coup de pied, je pleure, je crie, je m'agite, je veux arrêter pareille humiliation, je veux la défendre ; sauf que je suis trop fragile et minuscule ; ses coups méchants veulent me mutiler, motif « avortement ». Ma mère me défend obstinément, ses mains me couvrent ; bataille quotidienne et moi... je grandis ; Cela vaut-il la peine de naître ? Oui... j'ai le droit de vivre.

Et je me dis qu'une nuit, alors que je serai désorientée, je sentirai le souffle miraculeux de lumière, je serai au seuil de l'existence. La souffrance de ma mère me fortifiera beaucoup, me mettra en garde, enfin, je sortirai comme une fleur délicate de son cocon maternel.

Mais dès mon premier cri, qui sera FORT, je ferai respecter ma véritable ESSENCE DE FEMME.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa

Fernández ; Chloé Gauthier ; Maylis Le Doze ; María  
Flores Lobo ; Andrea Rojas ; Melissa Vela



ELSY ALPIRE VACA

*La fiancée*

De ses deux années de fiançailles, il lui resta un secret dans les entrailles. Le temps passa et la nouvelle fiancée préparait ses noces avec un jeune homme très intelligent et beau parleur, tellement que personne ne savait d'où il venait.

Sa mère, héritière d'une grande fortune, avait eu la joie d'éduquer sa fille comme il se doit, persuadée que personne ne la tromperait jamais, comme cela avait été son cas. Voilà pourquoi elle lui avait confié son secret, la mettant en garde contre pareil destin.

Elle n'aurait jamais imaginé que le fiancé de sa fille était le beau-fils de son ex-fiancé à elle et qu'ils avaient planifié la conquête de la jeune-fille, qu'ils empoisonnèrent ensemble » après le mariage.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa Fernández ; Chloé Gauthier ; Maylis Le Doze ; María Florencia Lobo ; Andrea Rojas ; Melissa Vela

SISINIA ANZE TERAN

*Une bonne leçon*

- Pourquoi tu pleures ?
  - Je ne pleure pas, j'ai une saleté dans l'œil.
  - Pourquoi il t'a crié dessus ?
  - J'ai oublié de repasser sa chemise.
  - Et pourquoi tu as un bleu à l'œil et la bouche qui saigne ?
  - C'est de ma faute.
  - De ta faute ?
  - Oui, je n'aurais pas dû oublier de le faire.
  - Il t'a frappée pour ça ?
  - C'est de ma faute. Il s'est fâché à cause de moi, tu comprends ?
  - Mais pourquoi il fait ça ?
  - Quoi, ça ?
  - Pourquoi il te frappe ?
  - Il me frappe parce qu'il m'aime.
- L'enfant se retourna, sans savoir que ce serait la dernière fois qu'il verrait sa mère. Agrippé à sa peluche, il quitta la chambre d'hôpital. Dans le couloir, un agent de police l'attendait. Il le prit par la main et lui dit :
- Tu verras, ton nouveau papa et ta nouvelle maman t'aimeront beaucoup.
- À ces mots, l'enfant ressentit de la crainte. Résigné, il suivit le policier et ils disparurent dans la foule d'une ville malade. Le regard du petit perdit de son éclat, de sa vivacité. Ses yeux devinrent froids comme ceux des gens qui reviennent d'une guerre.
- Il venait en effet d'apprendre une leçon qui changerait

sa vie à jamais.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Barbara Azevedo Couto ; Ioana Berinde ; Elsa  
Fernández, Chloé Gauthier, María Florencia Lobo ;  
Soline Martinez

ISABEL AUZA DE DUPLEICH

*Coïncidences*

À peine deux mois avant de recevoir son diplôme de baccalauréat, deux événements importants se produisirent. Le premier correspondit avec l'après-midi où elle se disputa avec Raúl et le second avec le lendemain matin, pendant le cours de littérature.

Raúl buvait, était jaloux, s'énervait facilement et cet après-midi-là, quand un camarade de classe la salua, il laissa sa marque sur son bras : des bleus bien foncés. Cette nuit-là, elle pleura beaucoup. En cours, ils lurent le poème : « Je demande la parole », de E. Ayllón. ...

« Là-bas, ils criaient tous la nuit,

/ quand le poing de l'alcool

tombait sur le visage de ma mère... » Lorsqu'elle entendit ces vers, l'enfantine et illusoire image de son père se brisa en mille morceaux et la vérité crue émergea : son père maltraitait sa maman. Alors, elle comprit pourquoi elle pleurait tant et combien lui avait coûté d'affronter seule la vie. Elle eut terriblement envie de la prendre dans ses bras et de pouvoir parler avec elle. À ce moment-là, elle décida de ne pas être comme sa mère.

Elle quitterait Raúl. La jalousie, la boisson et la violence n'étaient pas pour elle. Elle se rappela un autre vers : « ..., la femme, pas même avec le pétale de la rose. » À présent, oui, elle savait ce qu'elle attendait de l'amour et de la vie.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa

Fernández ; Chloé Gauthier ; Maylis Le Doze ; María  
Flores Lobo ; Andrea Rojas ; Melissa Vela

VIRGINIA AYLLON

*Tais-toi et mange !*

Je lui dis qu'il vaut mieux que nous mangions l'assiette de fèves que j'ai préparée et qui est encore chaude, mais mon cou brisé, tombant tantôt à droite, tantôt à gauche, efface le contour de mes mots ; moi-même, je ne les comprends pas. Va vau mi me, mi mi mieux mangeai mange virgules points tirets italiques majuscules, non, non, mange mangeons. Ma bouche s'en est allée on ne sait où. Reviens ! pensé-je, et m'échappe : « Vole ! »... l'assiette toujours chaude. Je mens, ma bouche ment, moi, je voulais dire « toujours à moitié chaude. » Attention, zone dangereuse, la bouche n'émet que des mots corrects « entre, mon amour », « ne te fâche pas, tout va bien. » Se taire et écrire, voilà ce qui reste.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa Fernández ; Chloé Gauthier ; Maylis Le Doze ; María Florencia Lobo ; Andrea Rojas ; Melissa Vela

ROSARIO BARAHONA MICHEL

*Conjecture*

Elle arriva en tremblant comme une feuille morte, à la merci du vent d'automne.

Je ne lui dis rien, et nous nous assîmes dans la cour de ma maison, à la lumière d'une bougie, nos tasses de café refroidissant au vent. C'était notre habituel rendez-vous entre amies du vendredi.

Rosa, ma voisine fraîchement mariée pour la deuxième fois, regarda au loin et je vis la tristesse apparaître sur chacun des traits de son visage. Elle énonça clairement que cette fois, elle ne supporterait pas la trahison.

Où est ton mari, lui demandai-je tout de go, presque comme une réponse à son commentaire.

Il dort, répliqua-t-elle.

Un dense instant de silence s'installa. L'air cinglait et la bougie s'éteignit. Rosa repoussa sa tasse de café. Elle alla en direction de ma cuisine et attrapa une bouteille de bourbon. Elle but une rasade et je vis ses mains pâles replacer une de ses mèches de cheveux en tremblant.

— Pourquoi tu trembles ? l'interrogeai-je de nouveau, sans pitié.

Elle sortit alors de son sac un revolver argenté qu'elle contempla bizarrement, dans les moindres détails.

— Qu'est-ce que t'as fait, Rosa ? hurlai-je.

— J'ai un doute, répondit-elle, je ne suis pas sûre qu'il dorme.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Justine Ladaique

SOLEDAD BARRIOS CHUMACERO

*Son ultime exploit*

Elle ignore combien de temps s'est écoulé. Tout son corps lui fait mal..... Elle ne peut pas parler. Autour d'elle, elle entend des voix douces. Elle peut à peine ouvrir et fermer les yeux, et encore, très difficilement. Elle se rend compte qu'elle a des tubes partout.

Lui, il est là, son mari ; il reçoit des manifestations de solidarité de tas de gens et aussi les marques de sympathie pour elle ; il répond à tous avec un « Merci ! ». Impliqué et même humble, il paraît sincère.

Elle, elle écoute, médusée, ce monstre raconter « L'ACCIDENT ».

— Elle a glissé sur la première marche et elle a roulé jusqu'en bas ! Quel malheur ! Elle n'a pas pu s'agripper à la rampe ! Nous n'avons rien pu faire !

Mensooooooonge !!!! crie-t-elle de toutes les forces de son être. Sa voix ne sort pas de sa gorge. Elle s'étouffe parmi les voix. Elle voudrait hurler sa vérité, raconter à tout le monde qu'il l'a frappée sauvagement et elle se rappelle qu'elle s'enfuyait pour échapper à la violente raclée, mais lui, il l'avait poussée dans les escaliers.

Soudain, les voix se font plus douces, les objets autour d'elle se perdent entre les brumes, son corps devient plus léger.... Ça ne fait plus mal. Et au fond, elle aperçoit un brillant faisceau de lumière.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández



ROSSE MARIE CABALLERO

*Un jour ordinaire*

Elle rentrait chez elle, souriante. Sa journée de travail s'était déroulée sans accrocs. En chemin, elle alla chercher son fils à l'école, et ils firent le reste du trajet ensemble, main dans la main.

Elle s'était préalablement rendue au commissariat pour porter plainte contre l'énième agression psychologique que lui avait fait subir son mari, qui, jaloux, l'avait insultée.

— Mais, madame, calmez-vous. Allez-vous en, maintenant. La jalousie n'est qu'une menace. N'y prêtez pas attention.

Elle n'affichait pas d'émotions négatives pour ne compromettre ni son travail ni sa famille. Elle projetait de changer de ville. Résigné, son mari, l'oublierait peut-être, une fois qu'elle serait là-bas. Sur ce, son mari arriva, furieux, la bombardant de questions, *pourquoi t'arrives si tard ?* Et il lui asséna, l'un après l'autre, seize coups de couteau dans le ventre. Paralysé, l'enfant, vit tout.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

VELIA CALVIMONTES

*Le Mur*

Il avançait inexorablement. Enjambées furieuses. Voix enragées. Qu'est-ce qui résonnait le plus, l'avancée du mur ou le tambour effréné de son cœur ?

Elle s'était unie à Rosendo « Jusqu'à ce que la mort vous sépare... », mais Rosendo, impétueux fleuve poussé par des eaux aventureuses, disparut. Ses doigts se lassèrent de compter les jours.

Un matin de gazouillements et de léger arôme de roseaux, l'amour renaquit. Fruit défendu, il était marié. Les cris, semblables à des rapaces affamés, avançaient avec le mur, perçant la paix des rochers. Cirilo, faune rejeté, guetta l'ombre qui disparaissait derrière la porte de l'attente.

Le mur implacable, si proche, elle sentait l'odeur de ces corps enflammés ; reculant toujours, désormais sans voix, épuisée d'implorer. L'alouette chantait, prenant congé du doux halo de la lumière du jour.

Elle recula, ses pieds sentirent le vide. Son cri ébranla jusqu'aux rochers du précipice, le mur s'arrêta au bord.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Hélène Roy-Labbé

GEORGETTE CANEDO DE CAMACHO

*La torche*

Elle se réveilla angoissée. Elle entrouvrit les yeux et, par l'entrebâillement étroit de la porte, elle perçut au loin une lumière brillante, perçante, et qui, à peine allumée, s'éteignait déjà. De quoi pouvait-il donc s'agir ? Tout à coup, elle ressentit une douleur aiguë dans la poitrine, oui, très aiguë, comme un stilet qui se serait enfoncé profondément, très profondément, dans son flanc. Quelle était cette substance qui parcourait son corps tel un picotement maléfique ? Elle palpa sa peau et constata qu'il s'agissait d'un liquide épais, poisseux, qui collait au bout des doigts de ses mains... Soudain, affolée, elle courait, courait, écrasant la broussaille épaisse et solide, s'y effondrant parfois, devant la vaincre pour fuir.... Un coup de lance, un seul mais violent, la transperça de part en part...

.....

La nouvelle rendait trop succinctement compte de la disparition de l'expédition partie, quelque temps auparavant, à la recherche de El Dorado. On soupçonne que les Indiens Siricunos anthropophages habitent dans cette région. Vu les circonstances, toute recherche est suspendue.

.....

Terrifiée, elle comprit seulement à ce moment-là que la terrible lumière provenait des torches... C'était les torches...

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

MARIA MELITA DEL CARPIO SORIANO

*Mieux vaut avant*

Elle rentrait tard. Elle savait qu'il l'attendrait comme un fauve en cage. Une lune de miel amère la confrontait à cette facette sombre d'un mari qu'elle commençait à peine à connaître.

— Où t'étais ? Tu vas encore me dire à une réunion de travail ? Avec qui tu traînais si tard ? Il serra les poings tandis qu'elle balbutiait une explication entrecoupée.

L'homme leva la main sur son visage, mais alors elle cria. Elle ressentit une force qu'elle ne se connaissait pas et qui jaillissait d'une zone cachée de son esprit et de ses entrailles plus que de sa gorge. Son cri paralysa les occupants de l'immeuble, s'éleva au-dessus des terrasses et s'introduisit dans toutes les chambres de la ville, faisant taire ses habitants. Elle cria, cria, cria...

— Arrête de crier comme ça, on va penser que je t'assassine. Je ne t'ai même pas frappée... !

— Alors, t'imagines ce que j'aurais fait si tu m'avais touchée ?

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Rachel Laisney

MARIA NIEVES ESPADA RIVAS

*Amarante et Persée*

Regards et romance. Ils déclarent leur amour au pied d'un autel. Location d'une petite maison. Héritier à l'école. Le deuxième enfant est arrivé. Mari travaillant dans bonne entreprise, voit des défauts dans tout ce que fait sa femme ! Il ne rentre que rarement et seulement à l'aube. Il se change et repart. Inquiète, elle lui dit : tu vas te faire mal, si tu ne dors pas assez. Au début, il répondait : Ma petite, j'ai des projets pour notre maisonnette. À cela, elle répond qu'elle travaillera dans les tissus et les broderies et qu'il n'aura plus besoin de faire des heures supplémentaires. Réponse : une assiette vole au-dessus de la tête de l'épouse horrifiée. Pour calmer les enfants, elle explique que papa est malade. Un samedi au parc, l'espoir renaît. Le lendemain, de nouveau, violence, terreur, cris, coup au visage ! Viens ici, poupée ! Direction la chaise, impact, tombe par terre. Des voisines l'emmènent à l'hôpital. Parrains et marraines interviennent. Elle, tel un détective, découvre qu'il ne faisait pas d'heures supplémentaires.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

LILIBETH GALINDO DE GUARDIA

*Sous l'escalier*

Cachée, je perçois de nouveau les pas lourds du mari de ma mère, sa respiration irrégulière, son haleine sèche, je frémis, je me dilue dans mes larmes de peur, mes mains, petites et tremblantes, essaient de baisser un peu plus ma robe, croyant éviter ce qui va arriver. Des mains, étrangères et maladroitement, me soulèvent, me serrent fort, puis il y a la douleur, puis il y a la peur, sous l'escalier.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Myriam Couturas

VIRGINIA GARCIA DE MOYANO

## Indécision

– *Tu me manques !! Tu me maaaaanques !!* crie un homme. Ivre, il titube en marchant d'un bout à l'autre de sa maison. Il pleure désespérément. – *Je t'aime, bordel !! Je t'aime, merde !! Et toi, avec ces yeux froids, tu ne me donnes qu'ingratitude et mépris.* Il pleure et crie de plus belle. – *Je n'obtiens rien de toi !! Rien !! Rien que cet horrible silence !! Une merde... voilà ce que tu es !!* Il pleure encore et encore, ça résonne, il lève les bras en l'air et recommence à crier. – *Je ne pourrai jamais oublier ton horrible visage et l'atroce regard de tes yeux immobiles !!* Il s'agenouille, prend sa tête entre ses mains couvertes de sang et crie de nouveau.

– *Idiote, idiote... !! Pourquoi est-ce que tu continues à me faire chier ? Dis-moi, dis-moi !!* Il la secoue et lui crie : – *Et maintenant, hein ? Où est-ce que je vais bien pouvoir jeter ce revolver et balancer ton foutu corps ?!!*

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

VANESSA GIACOMAN

*Dîner d'anniversaire*

Laura a beau couvrir les bleus de son corps avec une bonne couche de maquillage, même les soies les plus belles ne peuvent dissimuler certaines blessures.

Rafael est l'homme de sa vie, son punisseur et le bourreau de ses illusions ; elle l'aime dans un silence fatal et elle tait son malheur au monde. Elle lui a donné tout son amour, ensuite sa haine ; le mélange parfait pour ne pas éprouver de compassion.

Laura prépare le dîner de leur huitième anniversaire de mariage, tandis que des souvenirs néfastes viennent à bout de son calme ; elle fourre la dinde de farce, sent la viande crue se mêler à sa chair, ses doigts écrasent énergiquement la farce contre l'intérieur, ses ongles tachés de sexe et de sang ; elle a encore le nez cassé et l'œil violet (Dans un trou, voilà où tu devrais être, espèce de salopard, se dit-elle). Ses larmes brûlent de sel le plat succulent ; le venin de son âme s'évapore dans les condiments, sa haine s'incruste dans la viande et le goût de la mort dans le plat cuisiné.

Sebastián s'écroule par terre, se cognant la nuque contre un coin de la table, il se débat comme un ver au bout de l'hameçon, il gratte le carrelage jusqu'à se casser les ongles, il a l'estomac en feu et son esprit maudit et immonde saigne ; maintenant, c'est lui qui ressent les coups de sa méchanceté dans son propre corps.

Laura lui offre son ultime sourire qui révèle ses plus sombres instincts ; son air coquet et la fatalité de son regard la transforme, l'espace d'un instant, en une



Déesse justicière, capable de couper à la racine l'arbre de sa tristesse. Elle le regarde de nouveau, une expression haineuse sur le visage, le caresse et le pardonne intérieurement avec un amour enterré. Ce jour-là, la nuit lui paraît plus belle et étincelante qu'avant ; elle ressent de la paix, une paix aussi étrange qu'exquise, mais létale.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

ROSALBA GUZMAN SORIANO

*Rut*

Il parcourut tout son corps, lui déchirant la peau, laissant sa chair à vif. Il toucha ses seins vierges tandis qu'elle ravalait ses nausées. Il la parcourut de nouveau et elle eut beau serrer très fort les cuisses, il y introduisit son immondice. Elle sentit que tous les fluides de son corps débordaient sans retenue, humidité féminine, le premier sang, larmes, urine. Lui, depuis le balcon..., il la regardait.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa  
Fernández ; Gloria Funes Chevin ; Chloé Gauthier ;  
Maylis Le Doze ; Marina Pujol Calafat ; Andrea Rojas ;  
Melissa Vela

ELISANGELA HEREDIA

*Cri de femme*

Je suis tombée amoureuse comme seules les femmes tombent amoureuses, sans raisons. Une après-midi ordinaire, un regard et un mot précis. À partir de là, le désir a surgi de plus en plus fort ; me laisser emporter par le courant de cet amour, travailler, me donner et m'élever, m'élever jusqu'à conquérir le ciel. Ma joie éphémère s'est enfuie d'un coup. Après un autre coup, mon amour s'est brisé. Un autre coup et l'amertume m'a habitée. Au quatrième coup, mes yeux fermés se sont ouverts, en lieu et place du paradis ils ont trouvé la destruction. Pas d'air pur dans la fumée sale, ni de ruisseau cristallin dans le sang coagulé et un sanglot déchiré à la place de la musique. J'ai vu son visage déformé par la colère et la haine ; j'ai crié avec les seules forces qui me restaient... J'ai crié. On m'est venu en aide et, quand je l'ai de nouveau regardé, le monstre avait pris la forme d'un ange. On a accompagné son deuil, me laissant seule avec le mien. En cachette, il a retourné son visage vers moi, a esquissé un sourire et ses yeux de feu se sont moqués. Mais Dieu a posé sa main sur ma tête.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

AMANDA JAUREGUI

María s'approcha de la jalousie en bois, un effluve d'humidité s'échappait de l'intérieur. Elle attendit, les genoux lui faisaient mal, elle avait la nausée. Enfin la voix masculine : — Je vous salue Marie très pure. — Conçue dans le pêché, susurre María, accusatrice. Tu deviendras père après avoir récité neuf mille Notre Père en pénitence, puis elle quitta les lieux, libérée d'un poids sous lequel elle courbait.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Nieves Macías Delgado

TERESA KUBBER ROMAN

*Camila*

Géante est sa pupille : troisième Œil furieux ;  
ses jambes écartées dans un saut acrobatique (sans  
chaussures !),  
je regarde ses mains enragées ; des crochets brûlants.  
Ses cheveux sont en désordre : de petits drapeaux  
ouverts sur le cercle cosmique.  
Sur ses seins, les couteaux brillent... brillent.  
Le sortilège a-t-il lâché prise, a-t-il explosé, a-t-il  
taillé ?  
Tel Gilgamesh, je cours, je vole, je cherche Valentín  
(quel joli prénom !)...  
Je retourne m'asseoir à côté du cadavre... Le silence  
enflamme son visage !  
CAMILA ! Ahhh ! Que la LUMIERE éternelle  
t'ÉCLAIRE. Baraka Bashad.  
Cette Canaille a crucifié TOUT ton être ! Il faut  
dénoncer le Méga-assassin-crapule !  
BRÛLONS SON PÉNIS !

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Myriam Couturas

ANA MARIA LEMA GARRETT

*Tu ne sais pas*

Tu ne sais pas de quoi je suis capable, lui dit-il, en la prenant vigoureusement dans ses bras et en la projetant sur le lit. Elle ferma les yeux et s'abandonna, rêvant aux belles promesses d'un amour partagé.

Tu ne sais de quoi je suis capable, se remémorait-elle alors que, seule, elle sortait du cabinet où elle venait d'apprendre qu'elle était enceinte.

Tu ne sais pas de quoi je suis capable ; ces mots résonnaient dans sa tête quand elle devait payer les frais de scolarité.

Tu ne sais pas de quoi je suis capable, lui cracha-t-il au visage en apprenant qu'elle allait le traîner en justice.

Tu ne sais pas de quoi je suis capable, entendait-elle dans un murmure, tandis qu'elle sentait le couteau pénétrer son ventre.

Tu ne sais pas de quoi je suis capable, déclara le fils à son père après l'enterrement de sa mère.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Andrea Rojas

MARIA TERESA LEMA GARRET

*La vie est un conte de fées*

C'était un prince à l'image de tant d'autres, tous charmants, grands, beaux, aimés de leurs parents et de leurs sujets. Comme eux, il passait son temps à tuer des dragons, à tailler des ronces géantes, à chercher des pantoufles de vair sur les chemins du royaume ou à converser avec son chat.

Elle, à l'image d'autres princesses, avait été abandonnée dans la forêt, à la merci des bêtes féroces, avait travaillé comme servante pour sa marâtre, avait été victime de sortilèges et malédictions de sorcières et de nains pervers, s'était cachée sous une peau d'âne, avait été séquestrée dans une tour et avait fini par manger une pomme empoisonnée – ce qui l'avait conduite au seuil de la mort.

Le destin voulut qu'ils se rencontrent et tombent amoureux. Afin de la sauver d'un tel malheur, il la fit danser avec grâce, l'embrassa avec passion et l'épousa. Puis, ne sachant quoi faire d'autre, il voyagea à travers le royaume et dans le monde. Elle, après avoir eu de nombreux enfants, finit par souffrir de dépression chronique et mourut d'un ennui profond, entre les murs de son beau château en pierre.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Myriam Couturas

VERONICA LUCUY ALANDIA

*Après-midi obscur*

Combien de fois mon frère a-t-il reçu de la souffrance  
de tes mains,  
du désespoir de tes mots,  
de l'effroi de ton regard,  
père.

Te rappelles-tu, cette après-midi d'avril  
quand tu l'as attrapé par le cou pour le coller contre la  
porte et le battre en proférant des choses horribles  
parce qu'il avait osé arriver en retard ?

Mon brave frère, père, est peut-être lui aussi en train  
de frapper une femme ou une fille,  
cette même après-midi où je désire ton départ définitif.  
Ou peut-être a-t-il trouvé comment t'oublier.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Caroline Lepage



IRMA MARIA MAGNANI VALDEZ DE VIA

*Bassesse*

À l'aube. Je viens de naître. Je suis emmaillotée et confortablement installée près de la chaleur du foyer. Ma mère se repose sur son lit après le travail de l'accouchement qui a duré toute la nuit. Deux hommes entrent dans notre modeste cahute. L'un est l'ainé du patron de la plantation de café la plus prospère des Yungas à la Paz ; l'autre est le contremaître. Le jeune monsieur ordonne : fais ce que tu as à faire et que ce soit rapide. C'est la seule fois que j'entends la voix de mon père. Ma mère pousse un cri et reçoit un coup de poing en plein visage. Le contremaître se penche sur moi, ôte mes linges et je sens ses mains rugueuses sur ma peau délicate. Quelque chose de tiède coule le long de mon petit corps. Je commence à perdre connaissance et j'entends le contremaître dire : ne vous inquiétez plus, monsieur, c'était une fille et aussi noire que sa mère. Personne ne soupçonnera jamais la vérité. Dommage que l'accoucheuse n'ait pas bien attaché le cordon ombilical.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Iona Berinde ; Barbara Azevedo Couto ; Elsa  
Fernández ; Gloria Funes Chevin ; Chloé Gauthier ;  
Maylis Le Doze ; Marina Pujol Calafat ; Andrea Rojas ;  
Melissa Vela

NORMA MAYORGA

*Le dernier dîner*

Combien de fois a-t-elle assisté à cette scène de sa famille réunie à l'heure du dîner ? Il y avait le père, la mère et eux. Silence. On n'entendait que la voix de Papa exigeant qu'ils soient joyeux, qu'ils racontent leur journée, qu'ils parlent. Silence, nœud dans la gorge. Elisa, la plus jeune, en larmes. – Pourquoi tu pleures ? Tu as beau avoir à manger ainsi que des vêtements, tu sais faire que ça, pleurer sans raison. Parle ! Dis ce qui ne va pas. Tu vois ? (s'adressant à la mère), tu es incapable d'éduquer correctement tes enfants. On veut manger en paix après le travail et voilà ce qu'on trouve en rentrant chez soi. J'ai pas le droit de boire quelques verres avec mes amis, hein ? Dites-le, allez-y, je vous écoute ! Dites-le ! Je bosse comme un âne. Je n'ai pas le droit de me détendre un peu ?

La scène de la veille et des autres jours était ancrée dans ses pensées. Son père rentrant complètement ivre, réclamant sa nourriture en parlant fort, frappant sa mère, donnant des coups de pieds, renversant la table par terre. Et eux, tremblant de peur. Désirant que ce soit le dernier dîner.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Nasserra David

MIRIAM MONTAÑO NÉMER

*C'est arrivé... !*

Je raconte ouvertement ton obsession malsaine de « macho » ; pour qu'au-delà de ce qui semble apparemment certain ou secret, « tous » sachent que mon amour de « compagne » envers toi n'a jamais existé, ni dans la vérité, ni dans le mensonge.

Que cela n'aura été qu'une invention folle et bizarre de ton esprit aimant tout corps observé par tes yeux volages et infidèles, composés de deux phases, la nuit ressemblant à ceux des loups et le jour à ceux des proies.

Ton ero-macho ne connaît pas le respect. Tes regards furtifs et silencieux observent d'un sérieux vaniteux et d'une fascination bêtement curieuse.

La simplicité de ton esprit fougueux ne différencie pas la femme de la femelle. Ni l'amitié de l'amour. Tu crois et tu fantasmes juste dans ton imagination, des passions inconnues : la possession de ce corps dont tu pourras disposer ou que tu devras délaisser à l'endroit des faits ou des méfaits.

La violence de ton sentiment me hante encore, comme si j'étais une fugitive s'appropriant le sacré d'un ange céleste. Es-tu un ange ? Une nuit d'hallucinations, tu me l'avais affirmé ; et cela avait troublé mon âme et mon esprit. Car aujourd'hui, je sais que tu es le contraire d'un ange.

Arrête de baliser mes pas – homme d'apparences. Cesse de faire fuir les autres oiseaux qui voudraient et pourraient voler dans les airs de mon espace. Abandonne le fouet de tes pensées qui punit les

miennes et qui me rabaisse à la confrontation. Enterre  
tes armes, lâche tes croix et sauve-toi.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Stéphanie Gerreiro, Maëva Carreto, Jessica Araujo,  
Leana Doualot, Cassandra Minhoto ; Thomas Martin  
(TL 2 du Lycée Robert Doisneau Corbeil-Essonnes)

GABRIELA OVANDO D'AVIS

*Paroles, paroles...*

*...paroles...* Je me mis à chanter pour me donner du courage, sans me rendre compte que cette vieille mélodie me sortait droit du cœur. Paroles, paroles, répétai-je, sans plus chanter. Je me rappelai le proverbe qui dit qu'il y a des hommes dont les paroles blessantes sont comme des coups d'épée, alors que la langue des sages, elle, est un remède...

C'est alors que je pus me pardonner, même rire et recréer notre dernière scène, où, l'énergumène, incrédule face à mon audace, devient fou de rage, lance les pires injures, claque la porte et disparaît dans la nuit claire et peuplée d'étoiles, couvert du riz poêlé que nous devions manger ensemble, pour la dernière fois.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Catherine Mondel

BLANCA ELENA PAZ

*Adelaida*

Chaque fin d'année, je lis son nom tandis que je remets en ordre les dossiers médicaux dans les tiroirs du meuble d'archives. Évidemment, il fallait s'attendre à ce qu'elle ne revienne pas pour un simple contrôle.

Je pense à elle, j'imagine sa tête avec ses mèches blanches. Je me la rappelle, mal en point et intubée, alors que nous faisons notre possible pour la désintoxiquer.

— C'est ma faute, répétait-elle. Je me suis mise en retard en faisant mon repassage et quand je suis arrivée, le stand était fermé. Il n'y a qu'à cet endroit qu'on vend la marque préférée de mon mari. Quand je suis rentrée, il s'est fâché et m'a obligée à manger à la petite cuillère la livre de café moulu que j'avais achetée au marché. »

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Catherine Mondel

PILAR PEDRAZA

*Absente*

Aujourd'hui, on est mardi, ou peut-être mercredi. Quand il est rentré, hier soir, l'ivresse l'avait rendu fou, comme la plupart du temps. Il n'était pas seul. Il y a deux hommes avec lui. Il m'enlace et m'embrasse dans le cou, ses mains déboutonnent mon chemisier ; il leur montre mes seins dressés par le trouble et la crainte, tout en me glissant à l'oreille des mots que je n'oublierai jamais : « Sois gentille avec eux. Ce sont mes amis et ils vont bien me payer. J'ai besoin de cet argent. Allez, bébé... enlève ta culotte et montre leur ton joli petit cul. Comporte-toi comme il faut avec eux, je serai là pour surveiller »... Et il m'a livrée à ses amis. Ils m'ont arraché mes vêtements, et ils ont fait de moi tout ce qu'ils ont voulu. Pendant que l'un mordait mes seins, l'autre me brisait. C'est alors que d'une manière étrange et salvatrice, je me suis absentée en leur laissant mon corps, tandis que mon esprit, lui, vagabondait... Il est revenu à l'aube, accompagné d'un autre ami, lui offrant ma nudité... j'ai dû m'absenter de nouveau.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Catherine Mondel

PATRICIA QUIROGA LINFORD

*Absence*

Week-end. Je me sens vide, triste.

Par la fenêtre, je vois un couple, ses rires, un écho de leur amour, des mots tendres bouillent dans leur conversation.

Dans cette étreinte chaude, il n'y a de la place que pour deux.

Un souvenir m'enlace, ta présence blesse car elle a le goût du pêché

À travers une bouteille vide, je regarde passer ma vie sans avenir et pleine de désillusions

Je pense à Lui, sa maison, avec cheminée, avec un feu d'amour qui brûle, où je suis une pièce du mauvais puzzle

Je veux sauter de vendredi à lundi, sans trêve ni repos, me noyer dans la brume pour ne pas penser à toi

Mon être se révèle, je suis plus qu'un corps, il m'est impossible de me contenter de si peu.

Faire partie d'un horaire de travail dans l'ombre et en cachette.

Que fais-je ? Que ferai-je ? Je suis seule.

Basta !

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

María Florencia Lobo



ROSARIO QUIROGA DE URQUIETA

Le velours de ta peau

« *Que voulait, votre seigneurie, man/dum/dirum/dam* »

Je pars loin, je recule. Ici, distant, ce corps de feuilles mortes, là-bas, plus près, ce corps de velours.

« *Je voulais une de vos filles man/dum/dirum/dam* »

Chez moi, on dit que je ne dois plus jouer à la poupée, que je suis trop grande, qu'à dix ans, je dois m'occuper autrement.

Je préfère cet endroit aux autres. Il est beau. Nous sommes seules, ma poupée et moi. À vrai dire, nous avons un peu peur. Je veux seulement jouer à la maman qui baigne son bébé dans la grande baignoire du canal d'irrigation.

Il est en train de la regarder. Il sait qu'elle est tendre et fraîche. Il approche. Il veut goûter sa peau de velours.

« *Je choisis celle-là parce qu'elle est jolie / parce qu'elle est gracieuse et parce qu'elle est femme* »

Elle a froid. Lutte, lutte. Contre cette chose qui insiste. Cette chose qui pousse.

Tout est fini. Elle a vieilli.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Gloria Funes Chevin

EUGENIA YOLANDA RAMIREZ MENDOZA

*Coupable ?*

Elle ne trouvait pas le sommeil : il y avait les punaises, les rongeurs qui couraient partout et ses camarades d'infortune avec leurs plaintes et leurs ronflements. C'était impossible, il ne lui restait qu'à se rappeler son adolescence, un grand amour, son dévouement à son foyer, à son mari qui avait 18 ans et était plus âgé qu'elle. Peu importait, elle l'aimait, lui, ses exigences : laisser tomber le collègue, ses amies, les fêtes, les réunions et après... la maltraitance, les agressions, les insultes. Si elle put tout supporter, la maltraitance à l'encontre de ses enfants, déjà adolescents, qui la défendaient en encaissant les coups et les cris de ce vieil homme cruel et insensible, ça, c'était trop... alors, un jour, sans savoir comment, elle lui planta un couteau. Oui, elle. Elle n'y croyait toujours pas, mais elle était là... en prison, condamnée à 8 ans : « COUPABLE ».

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Nieves Macías Delgado

ESTELA MIRIAN RIVERA EID

*Que faut-il que je fasse pour qu'elle s'en aille ?*

Elle se demandait : que faut-il que je fasse pour qu'elle s'en aille ?

Quand elle vit son visage dans le miroir, les violets et les verts étaient toujours là... Et les cicatrices resteraient encore davantage... Elle se l'était juré à elle-même... : c'est la dernière fois !... et elle avait réussi, mon dieu !!! Elle avait réussi, ç'avait été la dernière fois.

À présent, elle était loin, entre des mains amies. Elle fit sa déposition et raconta les années et les mois de réclamations et d'accusations à propos de tout et de rien. Sa vie pleine de coups sur son corps et dans son âme. Les séjours à l'hôpital. Les histoires inventées sur les chutes, les accidents, les agressions imaginaires... et, surtout, la terreur. La terreur qu'il arrive... que ça ne lui plaise pas... qu'il soupçonne... la terreur qu'il soit là...

Elena, dors, c'est fini !... tu as décidé de vivre... Il n'est plus là ! Il est parti, tu te souviens ? Tu as porté plainte contre lui et il ne reviendra plus jamais.

— Lui, il est parti..., oui, je sais..., mais que faut-il que je fasse qu'elle aussi s'en aille... la peur ?

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Iona Berinde

GIOVANNA RIVERO

*Compliments*

Ça fait une heure que t'es sous la douche ! vocifère Bruno qui, parce qu'il est l'aîné, s'imagine que la salle de bains est son territoire. La salle de bain et le reste de la maison.

Putain, qu'est-ce que tu peux laver comme ça, espèce de tordue ? rugit-il.

Je me lave les mots, ose lui répondre Alma.

Bruno frappe à la porte avec le tranchant du poing. Il déteste quand cette petite conne d'Alma lui parle de cette façon, en se prenant pour une intello, celle à mille de QI. S'il le voulait, il transpercerait le bois d'un seul coup, comme l'Incroyable Hulk. Or, ce point-là ne joue pas en faveur de cette pauvre idiote. Alma n'a pas intérêt à sortir sur la petite place pour voir ce qui se passe, parce qu'elle va le trouver, sinon.

Pourtant, c'est vrai. Zéro métaphore. Zéro supériorité. Alma se lave bien les mots. Pas ceux de Bruno, contre lesquels elle se croit immunisée ; mais les autres, ceux qu'elle a entendus de la part du vieux de l'épicerie, qu'elle considérait comme un parrain ou une espèce d'oncle. Alma se lave le souffle rance du vieux qui lui dit : « T'as une jolie chatte ! Qu'est-ce que t'es bonne ! » Alma ouvre maintenant la bouche sous la douche et avale de l'eau pour apaiser cette rage volcanique empreinte de honte qui lui brûle la gorge. Elle jure que la prochaine fois, elle ira acheter du savon dans une autre épicerie, même s'il lui faut aller le chercher jusqu'en Enfer.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Guillaume Caillot et H el ene Roy

*La dissimulation*

Elle sortait du local, rassurée ; son plan avait fonctionné. La jeune femme qui faisait les tatouages avait beaucoup hésité et elle avait dû lui payer un supplément pour la convaincre. Elle lui avait expliqué que la douleur serait insupportable vu qu'elle travaillerait sur ses ecchymoses, qui offraient une palette complète de verts et de violets – signe qu'elles dataient de moments différents. Elle rit intérieurement ; en matière de douleur, elle était une experte : tous les jours, elle recevait des coups d'intensité variable. Quant à lui, il avait une technique incomparable. Lorsqu'il la frappait violemment avec son poinçon parfaitement aiguisé, mais recouvert de cuir, il lui infligeait de légères entailles profondes qu'elle sentait parfois la transpercer et qui laissaient pourtant juste de petits points d'impact. Ce qu'il y avait de bien, c'était qu'elle pourrait – enfin – accompagner son mari à la fête vêtue d'une robe sans manches ; les tatouages cacheraient effectivement les coups. Quant aux autres, disséminés sur son corps, sa robe longue les recouvrirait.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Myriam Couturas

TERESA CONSTANZA RODRIGUEZ ROCA

*Éternel silence*

Est-ce que j'allais, moi, vous confesser ce qui est arrivé hier et bien d'autres fois ? Moi, dont la mère prend soin comme d'aucun autre de ses enfants dès les premières lueurs de l'aube ? Celle qui n'a qu'à s'asseoir au bord de sa nuit perpétuelle et chercher à tâtons les pantoufles déposées par sa mère au pied de son lit ? Vous voudriez entendre pourquoi, parfois, j'ai des bleus, je ne me nourris pas et mes yeux sèchent seulement au petit matin ?

Impossible ! Je ne raconterais pas les décorations tombées et brisées sur le sol dur tandis que j'essaie d'échapper aux bras forts qui me tiennent et à l'odeur d'homme en sueur. Je ne raconterais pas mes cris qui se mêlent au bruit de la girouette sur le balcon et des voitures dans la rue. Je ne vous raconterais pas qu'on me jette dans un puits plein de serpents agressifs, glissants, qui pénètrent toutes les parties de mon corps. Non, impossible ! Je ne raconterais rien.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Diana Prelorenzo

CARMEN BEATRIZ RUIZ

*La fillette et la taille de sa mère*

La fillette ne s'habituaît pas à ce que sa mère soit de plus en plus petite. Au début, le changement était peu perceptible. Elle commença à s'en rendre compte lorsqu'elle n'eut plus à lever la tête ni à se mettre sur la pointe des pieds pour la regarder ou lui parler. Sa maman devenait de plus en plus petite. Comment une fillette peut-elle se débrouiller quand sa mère est aussi menue qu'elle ? Qui veillait sur qui ? Ces questions maintenaient la fillette éveillée la nuit. Elle serrait fort les paupières pour que le sommeil vienne et la berce. Mais ses yeux ne se laissaient pas duper. Sans doute parce que les cris entraient dans ses oreilles, la faisant trembler. Qui peut dormir en tremblant de peur ? Jusqu'à ce qu'une nuit, la fillette décide d'aller défendre sa mère. Cette nuit-là, elle alla au lit avec son arme secrète. Elle attendit que les cris reprennent. La fillette se leva, pieds nus, et s'approcha doucement des cris. L'homme lui tournait le dos. Son poing donnait des coups. Une fois de plus. La mère regarda la fillette et son arme secrète. Et elle se vit dans ses yeux, aussi chétive qu'une souris. Alors elle s'arrêta, elle cessa de crier et affronta la main violente, elle commença à grandir de nouveau. Voyant cela, l'homme prit peur et partit, silencieux. La fillette et la mère s'enlacèrent. Cette fois, elles avaient grandi toutes les deux.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Barbara Azevedo Couto



LOURDES SAAVEDRA BERBETTY

*Hors jeu*

Mariana adorait l'Équipe de Football Bolivienne de 1994. L'attaquant Ramallo avait toujours été son favori, même si son père, lui, avait toujours préféré Baldivieso. Elle n'avait jamais vu ses idoles en chair et en os, parce que si son père et ses frères faisaient le voyage à La Paz avec les supporters, elle, personne ne l'invitait, et bien qu'elle ait des connaissances encyclopédiques en matière de football, ils l'empêchèrent d'insister pour les accompagner. La cuisine était son destin et être serveuse dans le restaurant familial, son obligation.

Vingt ans plus tard, Mariana hérita de la gérance et de la propriété du restaurant familial ; elle était divorcée, avait eu un enfant et suivi un cursus universitaire qu'elle n'avait jamais pu finir. Fièrement, elle inculqua à son fils sa passion du football. Lorsqu'elle était enceinte et sentait un coup de pied dans son ventre, elle s'imaginait qu'elle allait accoucher du nouveau Messi, se disant qu'elle marquerait enfin un but dans sa famille. Un dimanche, quand son ex-mari vint chercher son fils (qui était déjà un crack du milieu de terrain), le garçon lui annonça : papa dit que tu ne viendras pas avec nous au Championnat de Football de l'école. Que tu n'y comprendrais rien, parce que le foot, ce n'est pas une affaire de femmes.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Melissa Vela

PAMELA NICOLE SANTA CRUZ MELGAREJO

*Tes mots*

Rosa, quand tu lui as dit « oui ! », tu n'étais qu'un bourgeon... Tu pensais que tu l'aimerais pour toujours. Jusqu'à ce jour où il est de nouveau rentré puant l'ivrognerie et jetant des pierres sur ton corps. Ce qui te faisait le moins mal, c'était le tableau de cette femme nue, en face de ton lit. Tu as détruit ses peintures, utilisant ses pinceaux comme arme. La sueur a coulé sur ton visage et ton image battue a été la dernière chose dans le miroir brisé. Tes pétales sont tombés dans le sang avec fureur. Tu ne le savais pas, Rosa, mais eux, étaient déjà à la porte. Ils t'ont trouvée. Tu les as laissés emmener le corps, et toi, jusqu'à cette cellule avec un lit d'épines. Il n'y en avait pas d'autre. Aujourd'hui, laisse l'eau mouiller ta bouche de cendre et que seuls tes mots à toi frappent ta voix, pour ne pas rester silencieuse.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Diana Prelorenzo

*Il m'a abandonnée... comme un déchet !!!*

Ma petite chambre est froide et plongée dans l'obscurité. Ils m'ont réduite à ça... La maison, qui m'appartenait, leur paraissait trop étroite, parce que mes petits-enfants ont grandi... Aujourd'hui, mon fils unique m'a invitée à faire une balade !?... Je suis étonnée, mais très heureuse. Il m'a dit de prendre mon manteau ; je l'ai décroché du clou, et j'ai pris mon petit poncho parce que nous allions rentrer tard. On est partis en taxi, on a roulé longtemps. Nous sommes arrivés à un joli parc, il m'a tellement gâtée. Nous nous sommes promenés tous les deux, seuls. Je me suis sentie comme une reine. Quel bonheur !... Il m'a mis mon manteau et a enveloppé mes pieds avec le petit poncho dans la sombre nuit froide. Comme mon fils prend soin de moi !... Comme si j'étais sa reine ! Après, il m'a laissée là, assise. Il m'a dit de ne pas bouger, qu'il allait acheter des cigarettes et reviendrait vite... Les heures ont passé. Elles étaient comme « des espoirs » qui semblaient, accumulant silence et froid autour de moi. Je regardais le ciel et espérais qu'il revienne me chercher. Je ne sais pas où je suis... Je suis perdue, vieille et seule... L'obscurité est si cruelle. Je vois les aurores, la déception couvrant mes yeux, ma vie, mon âme... J'erre, triste, consciente de la tromperie, repoussant l'optimisme dérisoire... Mais mon fils n'est pas revenu... Il m'a abandonnée... comme un déchet !!! Défaillante, sans manteau, ni couverture, ni chaussures, car on m'a volée, me laissant un couteau dans le ventre... J'ai senti la mort... ! Et une main qui

me soulève et une voix qui me dit : Tu es chez toi, ma fille... Je Suis JÉSUS... Je te reçois avec amour... parce que tu es MÈRE... tu es une bonne petite Mère...

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Diana Prelorenzo

ROXANA SELUM YABETA

*La rivière*

On raconte qu'elle se rendit à la rivière et s'y enfonça doucement, jusqu'à se laisser emporter par le courant. Elle avait tellement pleuré que la rivière monta de deux mètres et demi, car de son corps émotionnel s'échappait de l'eau, toujours plus d'eau.

Ce que nul ne sut, c'est que Teresa avait quitté sa maison, ses enfants, sa cuisine, son mari... lasse de tant d'insultes... chienne !!! Pute !!! Bâtarde !!! Qui, tels des scorpions montaient sur son corps et s'accrochaient à sa peau, la piquant, l'étouffant. Voilà pourquoi, sans but et la tête vide, elle entra dans la rivière, voulant mourir... mais l'eau cristalline l'avait lavée. La rivière se teignit en noir, le courant la porta loin, loin, et l'exposa au soleil, juste à côté d'une prairie... Quand elle ouvrit les yeux, l'angoisse n'était plus là !

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Diana Prelorenzo

ANA TRIVEÑO GUTIERREZ

*Jouons, ma poupée*

La poupée tomba. Elle était d'abord sur la table, bien apprêtée et brillante. Une poupée en plastique, facile à associer avec des pantins finement ouvragés. Nombreux l'admiraient depuis le sol, nombreux la contemplaient avec fascination. Certains eurent le privilège de jouer avec elle, de la tenir dans leurs mains, de la coiffer, de la déshabiller et de la rhabiller. Peu à peu, on la changea de place ; ce n'était plus la table, mais le lit. Elle commença à se tacher. C'est dans cet état de fragilité, qu'un pantin la trouva. Pour la protéger des autres jouets, il l'installa dans la penderie. Ce serait désormais son refuge. Plongée dans l'obscurité, elle s'oublia elle-même. Jusqu'à ce qu'un jour, par hasard, quelqu'un ouvre l'armoire. Il s'y glissa en silence, la lumière revint trop tard. La poupée était tombée. Pourra-t-elle se relever ?

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
María Florencia Lobo

JUDITH USTARIZ ARANDIA

*Un frère dans mon ventre*

Alors que l'innocence de son âme débordait encore de ses yeux, Francisca marchait pieds nus sur le sentier étroit, au milieu des arbres touffus. Taciturne et tête basse elle atteignait son modeste foyer. Elle n'avait pas envie d'entrer, d'être obligée de regarder sa mère en face.

Ses pas vacillants la conduisirent au fier phare voisin, que la douleur obscurcissait. Elle gravit les escaliers jusqu'au sommet pour demander à Dieu : « Pourquoi moi, mon Dieu ? »

En arrivant chez eux, Eustaquio trouva sa femme nimbée de sanglots inconsolables. Le regard démoniaque, il courut au phare chercher sa fille Francisca pour la punir, provoquant sa chute brutale. Sa mort fut instantanée.

Impuni, il retourna auprès de son épouse en murmurant : « Je n'y suis pour rien, c'était un accident... Elle n'aurait pas dû te raconter...

— Et qu'est-ce qu'elle n'aurait pas dû me raconter ?!

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Élise Flores

GABY VALLEJO CANEDO

*La pointe de tes seins*

Afin que les autres femmes sachent, pour qu'il n'y ait plus de femmes comme toi, pour que plus aucune n'ose encore, pour qu'elles apprennent de ce corps qui se vide de son sang, pour que cela serve de leçon à toutes les putes comme toi, d'exemple, de preuve de tout ce que peut faire un homme trahi, je laisse ton sang couler devant moi. Les cris ne t'ont pas sauvé. La pâleur qui arrive ne te sauvera pas non plus, pas plus que ta bouche maintenant muette, à présent que j'ai juste coupé la pointe de tes seins qu'a embrassé et léché l'autre misérable.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
María Florencia Lobo



RAQUEL VELASCO CANELAS

*Les maudits diktats de la beauté*

Verónica se leva très tôt, avec une idée fixe pour commencer la journée : « aujourd'hui, je dois me concentrer et donner le meilleur de moi-même », se disait-elle. Suite à sa promotion, c'était son premier jour en tant que nouvelle assistante de gestion ; opportunité qui lui permettrait de mettre à profit ses compétences et connaissances jusque-là négligées. Une fois sur son lieu de travail, elle respira profondément. Elle aborda ce nouveau défi un jour après l'autre. Elle se sentit confiante dans sa capacité à exécuter avec succès chaque tâche demandée.

Les fêtes de Noël approchaient. Au bureau, les guirlandes s'allumaient une à une, emplissant de gaieté la routine. Ce fut de cette façon-là aussi que les rumeurs se répandirent, telles des guirlandes faméliques. Il y en eut une, la plus cruelle : «... pour être assistante, il faut avoir de belles jambes, or, ça n'est pas son cas... » Verónica ressentit comme un coup de poignard terrible, qui la blessa au plus profond de son être. Cependant, le plus douloureux fut d'apprendre que la personne qui avait fait ce commentaire était une femme. Les maudits diktats de la beauté peuvent-ils empêcher d'être soi-même ? se demanda Verónica.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Élise Flores

GALIA YAKSIC

*Le miroir*

« Sale chienne », « Maudite pute », « Là, oui, c'est la guerre entre nous », « tu vas voir ! », vocifère-t-elle. Carmela Balderrama, coiffeuse, à présent vendeuse de terrains tandis que, depuis le bord du chemin, elle voit cette voiture blanche qui passe sans la regarder. Elle a l'impression d'avoir les cheveux orange à cause de toutes les teintures, secs comme de la paille, raides malgré la brise. Sa blouse rouge à grosses fleurs noires est presque entièrement recouverte par la chemise en flanelle à carreaux marron et orange. Son jean large recouvre la moitié de ses sandales pleines de boue sèche. La *gringa* ne quitte pas le terrain, malgré les mensonges, les pièges, les insultes, les convocations au commissariat, au bureau du procureur, à la mairie, elle ne s'en lasse pas. « *Gringa de merde !* », lui crie-t-elle quand la voiture a déjà tourné à l'angle. *Elle se dit : là, tu vas en prison.* ». Et elle part presque en courant au bureau du Défenseur du Peuple, « *elle vient à l'instant de me traiter d'Indienne* », dit-elle dans un flot de larmes touchant, « *elle m'a traitée de noire et aussi de sale noire* ». Et elle s'imagine l'air surpris de celle qui avait refusé de lui payer plus de ce qu'elle avait déjà reçu, conformément à la loi, de lui acheter ensuite d'autres terrains, puis d'accepter qu'elle utilise son mur pour construire une salle de bains. « Je suis une femme seule et c'est pour ça qu'elle en profite », dit-elle entre deux sanglots et en pensant à combien son maquereau, un Tarijénien roublard, serait fier d'elle. En sortant du bureau, elle jette un œil dans un

miroir qui s'étend d'un mur à l'autre et se voit elle-même marcher comme un canard, à moitié boiteux, qui est parfois une version de Carmela : *Encomendero* ? Indienne violée ? *Corregidor* ? Prostituée de mine ? Contremaître ? Paysanne de l'Altiplano ? Mitayo ? Mendiante ? Politicien ? Secrétaire ? Avocat ? Caissière ? Policier ? Maîtresse d'école ? Curé ? Pâtissière ? Prisonnier ? Épouse de maçon ? Coiffeuse ? Elle a beau tout passer en revue, la *gringa* n'apparaît jamais.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

MARIA LOURDES ZABALA CANEDO

*Tertulia*

Dans une tertulia de milieu d'après-midi, une amie divaguait sur nos maternités, puisque c'est nous qui engendrons les fils et les filles. Est-ce que tu as déjà réfléchi au pouvoir de création qui nous a été réservé ? Et elle poursuivait : franchement, comparée à cela, n'importe quelle autre œuvre de l'univers paraît secondaire et insignifiante. Cependant, cette œuvre prodigieuse s'est transformée en devoir de procréer et a fait de nous des esclaves au service de la reproduction. Du plaisir à la tragédie d'accoucher par obligation, d'où la pénibilité de nos maternités, dans lesquelles ni nos corps ni nos désirs ne se reconnaissent. De déesses mères, nous devenons des corps/sexes expropriés, des subjectivités coupables, contraintes à se taire, mais disposées à nous offrir une seconde chance. Pas de désolation, pas même de mort. Nous réinventerons la vie. Ce qu'elle a voulu dire, c'est que la maternité n'est pas une histoire de domination, mais une œuvre de création.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)  
Elsa Fernández

CRISTINA ZABALAGA

*Elle*

Il mâche une rondelle de tomate avec du sel ; elle mâche une envie folle de le frapper au visage. Il engloutit un morceau de viande rôtie au poivre ; elle engloutit de la rage, deux feuilles de salade, elle engloutit de la peine et un morceau de concombre au vinaigre. Il avale des frites avec de la sauce piquante ; elle avale sa fierté et une demi-frite avec de la mayonnaise. Il boit de la bière dans un verre qu'il finira par lui jeter au visage ; elle boit sa limonade avec désespoir, sucre et douleur. Il crache de la salive au goût de bière. Elle se lève et ramasse la vaisselle sale avec des restes de nourriture et de tristesse.

Traduction de l'espagnol (Bolivie)

Élise Flores

EDITH B. ZABALAGA DE MONTECINOS

*Présage d'abandon*

Glacée et venteuse matinée d'hiver nimbant la silhouette féminine, avec ses vêtements élimés, appuyée contre le mur de brique d'un immeuble citadin ; elle est paralysée par la terreur que laisse disparaître son regard affolé, et de ses lèvres tremblantes n'émergent pas les cris qui, muets, sont piégés dans son cou, maigre et palpitant.

— Non, s'il te plaît, ne me quitte pas ! J'ai peur de l'abandon, parce que la dernière fois que tu m'as demandé d'attendre, tu as tardé à revenir.

Quand le barrage obstruant sa gorge se rompt, le silence de la rue est brisé par des sanglots angoissés à cause de la frayeur du départ et de la solitude. Elle balbutie alors à voix basse.

— Non, s'il te plaît, ne me quitte pas ! Je te coûte si peu en nourriture. Je désire juste sentir la chaleur de ton corps contre le mien, m'agripper à ta main pour ne pas me perdre dans le cauchemar de ton abandon. Ses yeux baignés de larmes voient disparaître la silhouette masculine élégamment vêtue qui incarne la maltraitance, l'indignité et le déshonneur.

Traduit de l'espagnol (Bolivie)

Nassera David, Elsa Fernández et Caroline Lepage

GIANCARLA ZABALAGA DE QUIROGA

*Justice comunautaire*

Allongée sur son lit, endolorie et versant des larmes d'indignation, la jeune fille racontait son viol brutal.

Dès qu'elle mit ses grands frères au courant, ils se précipitèrent, furieux, à la recherche du violeur.

Ils le trouvèrent, il était ivre. Avec l'aide des voisins et des femmes, folles de rage, ils le traînèrent jusqu'à la petite place du village, prêts à le castrer.

Comme dans un rêve, la jeune fille entendit des cris, des suppliques, des pleurs, un hurlement, puis le silence.

Elle se leva de son lit et, soupirant, elle sécha ses larmes avec son jupon.

Traduit de l'espagnol (Bolivie)  
Nassera David et Caroline Lepage





## Index

|                                 |    |
|---------------------------------|----|
| Préface à l'édition originale   | 9  |
| Préface à l'édition française   | 11 |
| Sonia Alemán de Uribe           | 15 |
| Elsy Alpire Vaca                | 17 |
| Sisinia Anze Terán              | 18 |
| Isabel Auza de Dupleich         | 20 |
| Virginia Ayllón                 | 22 |
| Rosario Barahona Michel         | 23 |
| Soledad Barrios Chumacero       | 24 |
| Rosse Marie Caballero           | 25 |
| Velia Calvimontes               | 26 |
| Georgette Canedo de Camacho     | 27 |
| María Melita del Carpio Soriano | 28 |
| María Nieves Espada Rivas       | 29 |
| Lilibeth Galindo de Guarda      | 30 |

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| Virginia García de Moyano        | 31 |
| Vanessa Giacomani                | 32 |
| Rosalba Guzmán Soriano           | 34 |
| Elisangela Heredia               | 35 |
| Amanda Jáuregui                  | 36 |
| Teresa Kubber Roman              | 37 |
| Ana María Lema Garrett           | 38 |
| María Teresa Lema Garret         | 39 |
| Verónica Lucuy Alandia           | 40 |
| Irma Maria Magnani Valdez de Via | 41 |
| Norma Mayorga                    | 42 |
| Miriam Montaña Némer             | 43 |
| Gabriela Ovando d'Avis           | 45 |
| Blanca Elena Paz                 | 46 |
| Pilar Pedraza                    | 47 |
| Patricia Quiroga Linford         | 48 |
| Rosario Quiroga de Urquieta      | 49 |

|                                    |    |
|------------------------------------|----|
| Eugenia Yolanda Ramirez Mendoza    | 50 |
| Estela Mirian Rivera Eid           | 51 |
| Giovanna Rivero                    | 52 |
| Beba Rodríguez Estenssoro          | 54 |
| Teresa Constanza Rodríguez Roca    | 55 |
| Carmen Beatriz Ruiz                | 56 |
| Lourdes Saavedra Berbetty          | 57 |
| Pamela Nicole Santa Cruz Melgarejo | 58 |
| Miriam Sauter                      | 59 |
| Roxana Sèlum Yabeta                | 61 |
| Ana Triveño Gutiérrez              | 62 |
| Judith Ustáriz Arandia             | 63 |
| Gaby Vallejo Canedo                | 64 |
| Raquel Velasco Canelas             | 65 |
| Galia Yaksic                       | 66 |
| María Lourdes Zabala Canedo        | 68 |

|                                 |    |
|---------------------------------|----|
| Cristina Zabalaga               | 69 |
| Edith B. Zabalaga de Montecinos | 70 |
| Giancarla Zabalaga de Quiroga   | 71 |